

10

L'ENFANT ABSOLU

Nicole Maymat, relayée par le tam-tam de l'expo de Beaubourg, sait se faire entendre. Le livre ne passe pas inaperçu. Il suscite les enthousiasmes de certains, inconditionnels d'Ipomée, mais aussi les critiques de ceux qui trouvent, grâce à lui, matière à tirer de nouvelles salves contre l'élitisme. L'attaque n'est pas frontale, sans doute parce qu'il ne laisse pas indifférent, mais insidieuse. Une manière de hausser les épaules, en jetant un regard blasé. « Tu parles ! C'est quoi cette écriture ? Ça fait écrivain frustré, pas capable d'écrire un bouquin pour adultes, qui se rattrape en écrivant pour les gosses ! Et quels gosses ?

Tu vas pas me faire croire qu'ils peuvent lire ça tout seuls !»

« *Le premier chant* » irrite parce qu'il est difficile et inclassable. Il surprend, il dérange les habitudes de classification. On ne sait pas sur quel rayon le ranger.

J'ai beau avoir fait des efforts depuis ce temps, avoir tiré enseignement des observations amicales et même réfléchi aux arguments de ceux qui avaient contrarié de me dessouder (je leur consacrerai quelques pages, le moment venu), il y a toujours, dans ma façon d'écrire, une part irréductible, inaccessible à tout conseil, infracturable, une sorte de rebelle *cause-toujours-tu-m'intéresses*, intimement lié à mes obscures motivations, qui me fait, encore aujourd'hui, produire certains livres qui laissent libraires et bibliothécaires dubitatifs, lorsqu'il s'agit de leur assigner une place.

Je suis le premier à en pâtir. Car j'ai déjà donné dans l'inclassable. Mes deux premiers bouquins, écrits après le « *Premier chant* »¹, étaient du même tonneau quoique déjà un peu moins hirsutes de poésie, par plus de concessions au récit. J'apparais donc comme une sorte de récidiviste. Je n'aime pas déranger pourtant et je préférerais simplifier

¹ *L'homme de pierre*, Léon Faure 1981 ; *Opéré d'urgence*, illustré par Anatole Mariengof, La Farandole 1982.

la tâche de ceux qui veulent me situer quelque part, être tranquillement indexable, façon fondu dans la masse, et qu'on n'en parle plus. Qu'on puisse résumer mes livres en deux ou trois lignes simples, ou mieux, dire : « C'est un livre sur... l'identification, le divorce, la drogue, ou tout thème à débat ; les livres à thème sont très prisés à l'époque. Christian Bruel, au « *Sourire qui mord* », est champion de la concision, des idées claires, de l'argumentaire au millimètre. J'envie sa rigueur, mais pas moyen de lui ressembler, mais pas moyen. Dès que je commence à résumer, moi, ça déborde, ça digresse, ça renâcle devant le calibre.

Pourtant, je l'entends bien ce grondement de basse continue qui me pousse à regagner les rangs du réel. Mais quelque chose en moi résiste, et, malgré mes bonnes résolutions, dès que je m'attelle à un nouveau travail, un vent irrésistible se lève qui me fait entrevoir des cieux gigognes aux transparences de libellules, des lacs de neige où je crois pouvoir nager avec l'espièglerie du dauphin. Une voix me parle. Je la connais. Elle me ramène aux sources de ma vie. J'aime son souffle qui exhale la confiance et je m'efforce de lui répondre. Il me semble que nous conversions, elle et moi, dans un autre temps, et que cette voix me propose de poursuivre notre causerie interrompue.

Malgré ma pesanteur, je me rapproche pour l'entendre. J'aimerais tant découvrir le secret de sa légèreté, en jouer, lever des échos pareils à ses soupirs, mais je perds toute prudence et me laisse entraîner. Adieu calibrage, adéquation, adaptation... Plus tard, quand les zéphyrus m'auront redéposé sur terre.

Voilà quelles tensions et contradictions mon *manifeste* me révèle, une fois publié, cinq ans après l'avoir écrit.

De plus, son élégance le rend apprêté. Certains, ravis d'appuyer où ça fait mal, prétendent maniéré et ses auteurs avec.

Alors, pour quels lecteurs à la fin, ce « *Premier chant* » ? Je suis incapable de répondre. Quand on m'interroge, je m'en sors avec des pirouettes, ou bien je reconnais mon ignorance, tant la réponse me paraît effroyablement complexe. Ce livre est POUR des lecteurs, incontestablement, et parmi eux des enfants, j'en suis convaincu. Mais lesquels ? Où se cachent-ils ? Comment les découvrir, par quels relais ?...

L'expression « *livres pour les enfants* » est responsable de plusieurs énormes malentendus. Par son article défini d'abord, *les*, qui généralise, massifie, considère l'ensemble d'un groupe en le regardant par le petit bout de la

lorgnette de ses caractéristiques communes. Tous dans le même sac ! Allez hop ! Et derrière cette généralisation qui cherche à rassembler le plus largement possible les traits distinctifs et les attentes de cette catégorie (certes segmentée selon les âges), perçue en terme de clientèle, se profile la notion de « *produits* », destinés à satisfaire celle-ci au mieux, formatés avec soin, ce qui intéresse les éditeurs comme les auteurs, puisqu'il en découlera la vente ou la mévente de leurs livres, dont ils tirent ressources et encouragement à poursuivre leur création.

Inversement, parler de livres pour *des* enfants permettrait d'affirmer d'emblée la nature forcément composite de l'enfance, et nous proposerait de la regarder, non plus comme une masse uniforme, mais comme une mosaïque, à laquelle chaque individu apporte couleur, forme, texture... Cela dit, outre que cette formulation « livres pour *des* enfants », hume un peu sa précision de pédago tatillon, grand prêtre du temple de l'Enfance, elle ne nous permet pas de mieux répondre à la question : pour quels enfants ?

Après tout, peut-être l'article défini cherche-t-il malicieusement à nous placer dans une quête de l'universalité, avec l'espoir de craquer, un jour, les codes secrets d'un langage compréhensible par tous ?

Cette indétermination me trouble, car elle m'atteint au plus intime de moi-même, dans ma famille, avec mon propre fils : mon principe de réalité, qui m'oblige à pratiquer dans ma paroisse ce que je ne cesse de prêcher dans les autres. Devant lui, mes convictions ne sont pas aussi infaillibles et mes résultats très en deçà de mes ambitions.

En effet, je ne suis pas de ces auteurs, dont les marmots, comme le suggèrent certaines notes biographiques un peu languettes de leurs ouvrages, sont les premiers lecteurs émerveillés, et, le cas échéant, leurs machines à tester leurs effets d'écriture. « Ça marche, je vous assure. J'ai essayé sur mon môme, il s'est poilé comme un foie de veau persillé ! » Tellement commode ! L'obsession du texte qui doit « *marcher* » pour être « *bon* », et du test qui prouve (argutie de commerciaux stressés qui n'ont pas le temps de se construire un argumentaire personnel). Vastes fumisteries pour donner du goût aux cochonneries !

J'ai dit plus haut (*Chapitre 7, Naissances*) l'importance de mon fils dans la réactivation de mon désir d'écrire. Or, mes histoires n'ont hélas pas sur lui l'impact que sa vie a

eu sur la mienne. Loin s'en faut. Elles l'intéressent, certes, mais moyennement (faut bien que papa soit content). Il les lit, mais on (ma femme et moi) l'aide. Un chapitre sur trois, puis un sur deux... et autres techniques d'accompagnement, qui lui font aussi découvrir *Les contrebandiers de Moonfleet*, *L'île au trésor*, *La guerre des boutons...* Mais ses lectures de prédilection restent, haut la main, les aventures trépidantes de *Pif et Hercule*, *Léonard génie à toute heure*, *Pifou*, *Dicentim le petit Franc*, *Docteur Justice...* et leurs copains de *Pif gadget*, renouvelées chaque mercredi. Sans parler des péripéties intergalactiques de *Goldorak*. D'une façon générale, il ne partage pas mon goût pour cette littérature que je parviens à faire aimer en dehors de la maison. Ach ! Kolossale déconvenue ! L'obstacle majeur, le petit caillou dans la chaussure. Mon volontarisme inoxydable se ratatine en beauté contre ce gattou-là ! J'échoue à produire chez mon fils l'éveil que je provoque chez d'autres !

Je sais bien que cet apprentissage de la lecture est chargé de nos complexes relations éducatives, fardeau dont je suis libéré devant tout autre enfant, mais je n'en ressens pas moins une sorte d'abandon. Comme s'il se désolidarisait de moi. C'était bien la peine qu'il me pousse à écrire, puisque je ne peux même pas partager avec lui

cette récolte qu'il a contribué à semer. Je me sens orphelin, soudain, de mon essentiel lecteur.

On s'était un peu heurtés, lui et moi, l'année précédente, au sujet de « *Opéré d'urgence* », un texte que j'avais écrit après son opération de l'appendicite. Un édifiant épisode au cours duquel j'avais eu tout loisir d'observer, sur le vif et bien concerné par le sujet, les conditions d'hospitalisation des enfants, ainsi que le traitement de la douleur et de la peur, par les adultes chargés de soigner et de rassurer : parents, médecins, infirmières... En gros, deux types de comportements : celui des parents angoissés, qui s'efforcent de cacher leur angoisse à leur gamin pas dupe et celui du personnel hospitalier qui fait son boulot de prise en charge technique de la maladie (ce qui est déjà beau), sans se soucier de la demande affective de leur petit patient. Dans l'œil de ce cyclone fait de souffrance et d'angoisse, l'enfant est absolument seul.

C'est ce que j'avais raconté dans mon histoire, en mettant en scène un enfant qui bataillait comme il pouvait contre son anxiété, au moyen de son génie propre : son imagination, avec laquelle il se bricolait des protections.

Évidemment, à la sortie du bouquin, un vindicatif de

service s'était dressé sur ses ergots pour le dénoncer comme total anxiogène, et se demander quelle mouche avait piqué l'éditeur de le publier. Je m'étais fait allumer. J'étais déjà perçu comme partisan de l'*élitisme* et du *fantasme d'adulte*. Grâce à ce livre, on ajoutait l'*irresponsabilité*. Avec autant de cordes à mon arc, j'allais bientôt pouvoir jouer du violon !

Mon fils n'aime pas trop « *Opéré d'urgence* ». Il est même déçu. Motif : je n'ai pas raconté son histoire. Aïe !

J'essaie de lui expliquer qu'il m'a donné l'idée, littéralement inspiré ; que sans son appendicite, sans lui donc, mon livre n'existerait pas, mais que, au cours de l'écriture, en réfléchissant à ce qu'on avait vécu, de nouvelles idées se sont imposées et que les choses se sont transformées, avec mon accord, mais un peu malgré moi tout de même.

— On prend les idées dans la vie quotidienne, on les mouline avec l'imagination et ça fait des histoires. Tu comprends ?

— Oui mais, c'est pas mon histoire ! s'entête-t-il, grognon.

Les arguments convaincants ne suffisent pas toujours à convaincre. Il reste déçu, et moi, embêté. Il s'en rend

compte, évidemment, éprouve quelque gêne, vaguement coupable, ce qui m'embarrasse encore plus. Finalement, on se retrouve tous deux pris au piège d'un cercle vicieux qu'on n'arrive pas à briser. Si bien que, lorsque je commence un nouveau texte, je me mets à appréhender ses réactions, son jugement. Que va-t-il penser ? Va-t-il aimer mon histoire, rechigner à la lire ? Je redoute le verdict et, comme je ne veux pas le placer dans la situation de me faire de la peine, que je ne peux pas non plus lui donner l'occasion de dire à ses copains que son papa écrit des histoires vachement marrantes, je n'en parle pas trop. Je lui dédicace un exemplaire, chaque fois qu'un nouveau bouquin sort, et, prudemment, je m'en tiens là.

Inextricable fouillis des relations dans lequel l'apprentissage de la lecture s'enchevêtre ! Mon allégresse de militant du livre s'appesantit de ce bagage qui m'encombre et que j'évite prudemment de déballer. Cette insatisfaction, en effet, m'incommode. L'élan si fort qu'il m'a donné et mon impossibilité de le faire profiter des conséquences... Ce paradoxe.

Je m'efforce donc, tant bien que mal, de décoller son image de moi, et je découvre alors que l'arbre cache tout simplement la forêt. Mon fils que j'ai pris pour la source

n'est en fait qu'un sésame, un passeur, ambassadeur d'une autre source, conséquence d'une cause plus lointaine. Mon enfant concret en dissimule un autre, irréel, qui se trouve, comment dire, derrière mon fils, à travers lui, plutôt. Au-delà... C'est ainsi que je le vois soudain, mon enfant humain, comme un trait d'union, un pont vers cet enfant immatériel, absolu.

— Enfin ! murmure celui-ci avec douceur, joyeux de constater que j'ai retrouvé sa trace.

Je reconnais sa voix de roseau. C'est elle qui m'attire quand j'écris. Elle, insaisissable, qui m'emporte dans son vol. Et son visage... Je suis stupéfait.

— Toi ?

Des traits lisses, des yeux rieurs, de la confiance, de la gaieté : c'est moi vivant. Ma figure, mon apparence d'enfant. Moi... éternel. Même allure, même stature frêle. Un état de moi qui m'habitait aux jours anciens et dont je me suis éloigné au fil des ans. Cet être-là, je l'ai été, mais quand ? Lorsque j'étais enfant dans le Jura, que je me contemplais dans l'armoire à glace de la chambre de mes parents, essayant de trouver le prolongement de mon image de l'autre côté du miroir et que j'ouvrais la porte pour le chercher, il était là, déjà. Il m'attendait.

Je reste silencieux devant lui. Je songe. Il entend mes

pensées et hoche imperceptiblement la tête, comme pour m'encourager.

— Allez, encore un effort...

L'image de mon fils s'intercale alors, entre lui et moi. Le paradoxe s'impose à nouveau, l'insatisfaction, le goût amer de l'échec, l'irréductible écart entre les principes et leur application... Il me vient que cette manière de me tenir la dragée haute, c'est peut-être bien lui. LUI. En portant le fer à l'endroit le plus sensible, il me pose dans le cœur un greffon de désappointement. Il m'empêche de récolter les seuls fruits qui pourraient m'apporter complète satisfaction, plénitude : la complicité avec mon fils dans le partage de ce qu'il me permet d'écrire. Un rude rappel à l'ordre. Sa manière de m'obliger à poursuivre ma quête.

— Allons, debout ! semble-t-il dire, avec son air de pousser à persévérer.

Il me provoque. Il sait ce qu'il exige et pourquoi, ce diable d'enfant. Il connaît la cause de toutes les causes.

— Viens, insiste-t-il. Maintenant que tu m'as retrouvé, tu ne voudrais pas me perdre encore.

Et il s'éloigne, mon porteur de lumière. Il s'engage, de sa marche neigeuse, par des chemins escarpés, vers des parois impraticables. Il se tourne à demi, me voit en arrière, à la peine, mais en mouvement, vivant. Et son

même sourire, comme s'il me jouait un bon tour. Il m'encourage :

— Les îles couvertes de pommiers, les vergers aux fruits de pierres fines, le continent derrière les brumes, au nord du monde... Tu as navigué sur ces mers et tu connais les passages. Retrouve-les. Fais-toi confiance.

— S'il te plaît, attends-moi !

Il est déjà au bord de l'horizon. Je ne vois que son dos, et son corps joyeux se déhanche.

—Tu es déjà venu, lâche-t-il, insouciant. Tu sais !

Depuis ce tête-à-tête, je ne l'ai plus perdu de vue. Il est mon chef de cœur, mon guide de haut vol, mon maître subtil qui me pèse au trébuchet les réussites et les échecs. Il m'entraîne et je m'évertue à le suivre. Il est l'élan, la course en tête dans les étoiles. Il est la paix du soir, dans le dernier reflet du soleil sur l'océan, il est l'oiseau du matin qui encourage l'aurore à la ferveur, le souffle d'une aile sur mon front, l'empreinte d'un pied nu sur ma page de sable. Il est l'ombre aussi, dans mon cœur. Le chagrin, l'envie de renoncer à jamais. Et le feu dans un regard d'enfant qui suffit à ranimer ma flamme de petit soldat.

Je ne l'atteindrai jamais. Il est inaccessible. Mais dans toute quête, n'est-ce pas, c'est le chemin qui importe, et nos efforts pour y demeurer centré, afin de ne pas ralentir la marche. Pas d'atteindre un but, qui s'éloigne toujours à mesure qu'on avance.

Quel élitisme, là ?

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com